

Le Pigeon de la farce
Le Banquet chez la comtesse Fritouille

Philip Wickham

Number 115 (2), 2005

L'Automne Gombrowicz

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24851ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Wickham, P. (2005). Le Pigeon de la farce : *Le Banquet chez la comtesse Fritouille*. *Jeu*, (115), 95–98.

Le Pigeon de la farce

Les trois spectacles que la Veillée a proposés dans le cadre de l'Automne Gombrowicz se révèlent être des adaptations des romans de l'écrivain polonais. On s'étonne un peu que la compagnie n'ait pas abordé une de ses pièces, dont certaines n'ont pas encore été montées au Québec. Il est vrai que l'œuvre romanesque de Witold Gombrowicz est beaucoup plus abondant à côté des quatre seules pièces qu'il a écrites (lui qui avouait ouvertement son désintéret pour le théâtre), toutes à des époques fort différentes de sa vie. D'un autre côté, beaucoup de commentateurs ont souligné l'aspect profondément théâtral de ses romans et de ses récits. *Le Festin chez la comtesse Fritouille* (1928), nouvelle tirée d'un recueil intitulé *Bakakai*, date de la même période qu'*Yvonne, princesse de Bourgogne*. Gombrowicz, dans la trentaine, vit toujours en Pologne et a commencé à publier des écrits fortement critiqués qui ébranlent à la fois le milieu familial (il est fils d'aristocrates) et les cercles littéraires plus traditionnels de son pays. Car Gombrowicz est déjà subversif; on le considère comme un véritable précurseur des écrivains de l'après-guerre, vu l'absurdité des situations et des personnages qu'il imagine.

Ses pièces s'inspirent du large répertoire de Shakespeare et de Goethe – elles se déroulent toujours à la cour, engagent l'héritier du trône et toute la batterie des personnages de la suite royale – et ont, en même temps, tout à fait leur place parmi celles de Jarry, de Vitrac ou de Pirandello. Son goût pour la parodie et le cérémonial en fait même un proche parent de Genet. Dans ses pièces, Gombrowicz interroge l'héritage des mœurs et les comportements de l'être humain qui, au XX^e siècle, après avoir vu

s'effondrer les dernières certitudes qui le rattachaient au passé, se trouve écartelé entre ce qu'il est et ce qu'il rêve d'être. Dans *Yvonne, princesse de Bourgogne*, Philippe, le prince héritier, par pure provocation vis-à-vis de son entourage, choisit de se marier à la fille la plus moche qu'il ait pu trouver. L'assassinat de l'improbable princesse sera organisé avec la plus grande discrétion afin d'éviter le scandale. Avec le temps, Gombrowicz en est venu à définir comme « forme » tout ce que l'être humain se crée pour accéder à un état idéal de pureté – schèmes, habitudes mentales, stéréotypes – sans jamais y parvenir complètement. Ses personnages sont à la recherche d'une identité, mais cette quête est vouée à l'échec parce que les êtres ont perdu le moyen d'y parvenir, tant les masques se dressent entre leurs désirs et ce que le monde leur permet d'accomplir.

Le Banquet chez la comtesse Fritouille

ESQUISSE SCÉNIQUE D'APRÈS LE CONTE DE WITOLD GOMBROWICZ.

ADAPTATION DE DOMINIQUE GARAND, AVEC LA COLLABORATION D'AURELLA KLIMKIEWICZ; MISE EN SCÈNE: LILIANA KOMOROWSKA, ASSISTÉE DE CLAIRE GAGNON; LUMIÈRES ET PROJECTIONS: DAVID PERREAULT NINACS; BANDE SONORE: JEAN-LUC THIEVENT; COSTUMES: ANNIE DUFORT, ÉLISABETH MORAD, TUXEDO AND SMOKING WAXMAN ET MARIE SAINT-PIERRE; CONCEPTION DU MAQUILLAGE: TOMOKO HIDAKA ET TAHIRA HEROLD; MAQUILLAGES ET COIFFURES: ÈVE MONNIER; MOUVEMENT ET CHORÉGRAPHIE: NANCY LEDUC; MUSIQUE: JACQUES SÉGUIN; CRÉATION DE LA MARIONNETTE: LESEK WYSOCKI. AVEC NOËL BURTON (LE CUISINIER), JEAN DESCHÈNES (LE BARON), PAULE DUCHARME (LA MARQUISE), JEAN EMERY GAGNON (LE BOURGEOIS), LILIANA KOMOROWSKA (LA COMTESSE). PRODUCTION DE LA FONDATION LILIANA KOMOROWSKA ET DU GROUPE S. M., PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE PROSPERO DU 23 AU 27 NOVEMBRE 2004.

Gombrowicz rejoint les dramaturges dits absurdes par les questions que ses textes soulèvent, mais aussi par le traitement qu'il réserve à la langue ; dans un délire toujours menaçant, celle-ci tend à se déconstruire, les mots sont souvent à double sens et les clichés abondent. Aussi, les trois productions de l'Automne Gombrowicz affichaient certaines constantes : un protagoniste éperdu entouré de personnages déliants, des situations qui frôlent le désastre, une langue travaillée pleine de truismes, de sous-entendus et de non-dits. À cette unité dramaturgique, les trois metteurs en scène (Téo Szychalski, Carmen Jolin, Liliana Komorowska) ont répondu d'une voix concordante sur trois registres, qui est aussi la marque du groupe de la Veillée : moyens scénographiques modestes et jeu d'acteurs appuyé. À cela s'ajoute un ingrédient plus inhabituel dans les murs du Prospero : l'esprit de la fête et le rire, spontané et libérateur. Il faut reconnaître que l'esprit carnavalesque de l'œuvre de Gombrowicz a bien servi les créateurs, et le public a suivi avec enthousiasme.

Le Banquet chez la comtesse Fritouille débute par une scène muette cauchemardesque et énigmatique, baignée d'une lumière tamisée : on aperçoit dans l'ombre un garçon se faisant poursuivre par un colosse qui brandit une hachette au-dessus de sa tête. S'ensuit l'entrée en scène du poète qui raconte, dans un premier monologue s'adressant au public, comment lui, simple bourgeois de basse extraction, fut invité chez la comtesse Fritouille pour prendre part à un de ses repas maigres des premiers vendredis du mois auxquels est invité le gratin aristocratique de la région. Dans sa grande naïveté, le poète croit que « ces repas sont de véritables banquets platoniciens où l'esprit peut prendre son envol, loin, très loin de la commune vulgarité¹. » Les nobles convives, apprendra M. Pigeon à ses dépens, s'adonnent à des cérémonies dont la barbarie se révèle toujours plus éloquente. Ces soirées n'ont de végétarien que le nom.

On passe rapidement à table. Tout en dégustant le potage, on s'adonne à des joutes poétiques où Pigeon, y allant de sa versification malhabile, affronte le sublime baron Apfelbaum qui atteint des sommets lyriques inégalables. Puis, vient le moment de déguster « le fleuron de notre potager », selon la formule de la comtesse Fritouille : le chou-fleur vermeil au beurre que chacun hume puis mâche à grandes dents. Gauchement, tentant de se hisser à la hauteur de son hôtesse, le poète bourgeois médite des cuisiniers, mais on ne l'écoute déjà plus. Pire, le pauvre Pigeon ne goûte pas du tout le chou-fleur. Commence alors sa lente dégringolade aux enfers. Les convives échangent des plaisanteries sans se soucier de la présence de leur invité qui, empêtré dans ses mots, demande à la comtesse de bien vouloir lui dédicacer des poèmes, mais elle signe négligemment Trifouille. M. Pigeon se rend compte rapidement que « se familiariser avec l'aristocratie, c'est comme apprivoiser un léopard. Au moindre faux mouvement, on est mangé tout rond. » La comtesse, la marquise et le baron se mettent à tourner autour du poète tombé dans une sombre apathie, pendant que la pluie s'abat sur les fenêtres. Ils adoptent un comportement de plus en plus scandaleux, se déhanchent impudiquement devant le poète prostré, victime de ce qui ressemble de plus en plus à une bacchanale sadique. Le poète chantera un dernier lamento qui se



Witold Gombrowicz en 1927. Photo : Archives Rita Gombrowicz, tirée de *Moi et mon double*, Paris, Gallimard, 1996, p. 51.

1. Les citations sont tirées de l'adaptation de la nouvelle de Gombrowicz réalisée par Dominique Garand, qui a eu la gentillesse de nous la fournir.

terminera par ces mots : « Leur danse est celle qui excite la panse/ Des cannibales/ Des cannibales. » En prenant ses jambes à son cou pour fuir son propre sacrifice, le poète a-t-il compris qu'il avait mangé du cerveau, celui du petit Pierrot Choufleur, huit ans, qui avait été porté disparu et qui faisait maintenant l'objet d'une enquête policière ?

Dans le programme de la pièce, qui affichait l'étrange figure d'une vache au corps en forme de cerveau, on a pris soin de définir *le Banquet chez la comtesse Fritouille* comme un « laboratoire théâtral ». Faut-il voir là une mise en garde pour prévenir le public qu'il ne s'agit en effet que d'un essai dont le résultat n'est pas aussi achevé qu'on l'aurait souhaité ? Précaution inutile, la Veillée nous ayant déjà habitué à des productions dont le but premier n'a jamais été le divertissement facile et attendu. Il est vrai, cette mise en scène n'avait pas la même force que *Trans-Atlantique* ou que *Ferdydurke* (qualifié d'« étude théâtrale ») ; tout en jouant sur le mode grotesque, on sentait que les interprètes s'éclataient moins, ne maîtrisaient pas avec le même doigté ce registre à mi-chemin entre réalisme stylisé et burlesque déroutant, que les images manquaient parfois de force. Mais le spectacle comportait néanmoins des qualités appréciables. En premier lieu, l'adaptation du récit à la scène qui servait adéquatement la mécanique scénique : on passait aisément du regard introspectif et personnel du poète à ses dialogues à plusieurs voix dont le sens partait sans cesse à la dérive parce que la comtesse Fritouille et ses convives s'engageaient dans une conversation dont ils étaient les seuls à tenir le fil, appuyée de regards complices. Entre ces monologues et ces échanges à double sens, un poème, une chanson s'inséraient à merveille, et c'est alors que l'écriture devenait une pure source de jeu. En ce sens, Jean Deschênes, qui interprétait le baron Apfelbaum, goûtait le mot comme son personnage se délectait du potage en prenant soin, avec sa voix forte et assurée, de bien faire entendre toutes les inflexions de la langue, lui prêtant l'accent digne de son rang

Le Banquet chez la comtesse Fritouille de Gombrowicz, mis en scène par Liliana Komorowska. Coproduction de la Fondation Liliana Komorowska et du Groupe S. M., présentée au Théâtre Prospero à l'automne 2004. Sur la photo : Paule Ducharme (la marquise), Jean Emery Gagnon (le bourgeois), Liliana Komorowska (la comtesse) et Jean Deschênes (le baron). Photo : Kasia Lech.



social. La marquise Philidor de Paule Ducharme, coquette malgré son âge avancé, jouait la parfaite hypocrite devant le poète tout en préparant ses coups bas. Son attitude raide, sa voix sèche n'empêchaient en rien qu'elle tombe comme les autres dans la plus absurde folie. La comtesse, avec l'accent polonais de la comédienne Liliana Komorowska qui a aussi dirigé le laboratoire, mêlait une sensualité langoureuse à une pédanterie qui laissait entrevoir la cruauté latente qui l'habite. Au milieu de cette clique aux manières aristocratiques, le pauvre poète Pigeon (Jean Emery Gagnon) était toujours en porte-à-faux entre une attitude gracieuse empruntée et une nervosité de plus en plus accablante. Quand tous étaient assis à table, avec son costume simplet à côté des tenues de soirée de ses convives, il ressemblait à un chien bâtard parmi les loups. Le balourd cuisinier, que Noël Burton rendait le plus rustre possible dans sa démarche et ses gestes, dans ses allers-retours périodiques entre la cuisine et la salle à manger, faisait bruyamment se cogner les assiettes qu'il desservait. Pourquoi son tablier était-il sanglant si le repas était végétarien ? L'énigme se clarifiait au fur et à mesure que la soirée avançait.



Le Banquet chez la comtesse Fritouille de Gombrowicz, mis en scène par Liliana Komorowska (Fondation Liliana Komorowska/Groupe S. M, 2004), présentée au Théâtre Prospero. Sur la photo : Paule Ducharme (la marquise), Jean Emery Gagnon (le bourgeois), Liliana Komorowska (la comtesse) et Jean Deschênes (le baron). Photo : Kasia Lech.

Imaginons le baron porter lentement à sa bouche la cuillère pleine de chou-fleur, la comtesse figer son expression dans une bouffée de rire, le poète fixer le public de ses grands yeux avec ce sentiment de vertige qui l'envahit peu à peu. Les gestes des interprètes avaient une telle densité qu'il suffisait d'un rien pour qu'ils entrent dans une ronde de danse. De même, les mots avaient une qualité sonore qui faisait en sorte que la voix pouvait d'un moment à l'autre s'emporter dans une envolée lyrique. Comme il suffisait d'une table, de quelques chaises, de tentures et d'une baie donnant sur le jardin pour recréer cette vie de château, toute l'attention du spectateur était naturellement dirigée vers le jeu des acteurs. Tous n'avaient pas la même aisance physique et vocale, tous n'avaient pas saisi leur personnage avec la même clarté, mais l'ensemble du spectacle était tout de même enlevé.

Après avoir vu les trois productions à quelques semaines d'intervalle avec un plaisir chaque fois renouvelé, il faut bien avouer que le filon Gombrowicz a été riche et que l'automne à Prospero n'a rien eu de gris et morne. On souhaite que la Veillée continue de nous faire connaître l'œuvre d'auteurs aussi tristement méconnus. **J**